La Revue DDM

Actualité

Bernard Martel

« Nous avons l'art pour ne pas mourir de la vérité.»



EXPOSITIONS

À Paris

* Jusqu'au 29 janvier, le musée des Jacobins d'Auch, propose au **musée du quai Branly** une exposition intitulée « Plumes, visions de l'Amérique précolombienne ».
Un prêt de 46 œuvres dont la pièce maîtresse est « la messe de Saint Grégoire » datant de 1539, réalisée avec des centaines de plumes de colibris et de quetzals. Une reconnaissance nationale pour le musée auscitain qui détient la deuxième plus belle collection précolombienne du pays.

En province, ...

* **DZ Galerie** ouvre un nouvel espace à **Metz**.
Sur 300m² elle présentera des œuvres d'artistes contemporains aborigènes, des objets collectés en Australie, en Papouasie, dans les iles Salomon ou au Vanuatu.

et chez nos voisins :

* Jusqu'au 22 janvier, l'exposition « **Congo Art Works** – Peinture populaire » mise sur pieds par 2 musées bruxellois : le Musée Royal d'Afrique Centrale épaulé par le musée **BOZAR**, rassemble 82 peintures accompagnées d'archives et d'objets issus de la collection de l'historien J. Bogumil. Les toiles proposées ont été réalisées entre 1968 et 2012.



* Les concepts d'unicité et de sérialité dans l'art font l'objet, jusqu'au 28 mai, de l'exposition « **Pas de bande à part** » au musée des cultures de **Bâle**.
Cette manifestation montre comment dans le domaine de l'ethnologie les œuvres « uniques » car nées de la main de l'homme, gagnent à être admirées aux côtés d'autres objets de même typologie.
Une exposition que certains d'entre vous ont déjà admirée à l'occasion de notre voyage du printemps dernier... ci-jointes quelques photos. (MBP)



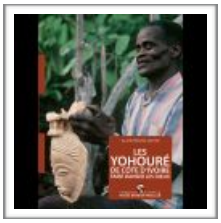




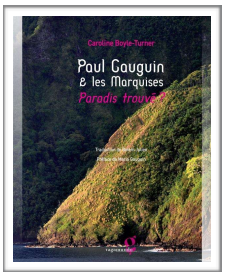
EDITION

« Collections mixtes » thème du nouveau numéro de la revue *Gradhiva*, interroge les pratiques de collecte, de collection et de mise en exposition des « collections mixtes » regroupant objets de la nature et artefacts.

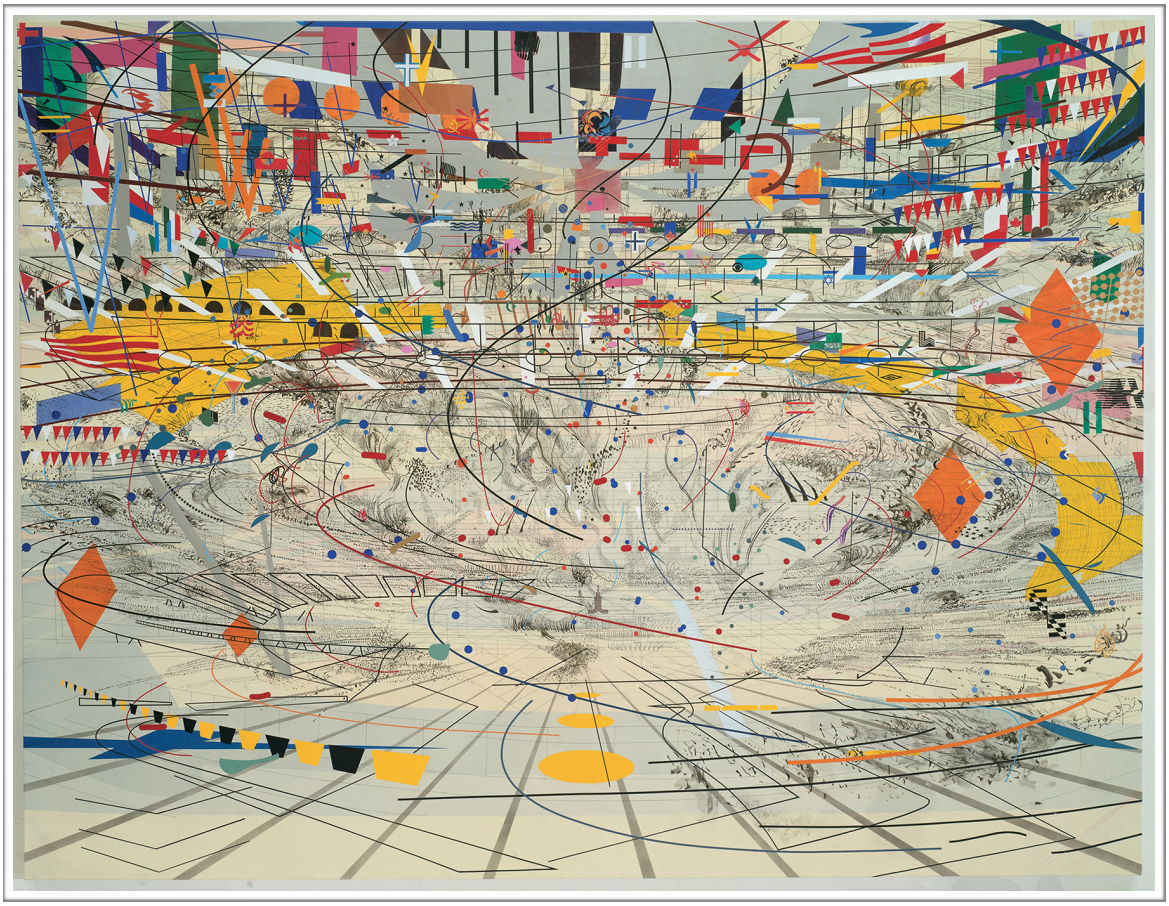




* L'art des **Yahouré de Côte d'Ivoire** a fait l'objet de moins de recherches et de publications que celui de ses voisins.
Ce constat est à l'origine de la parution de la première monographie éditée par la fondation **Barbier - Mueller** à l'occasion de sa nouvelle exposition à Genève.



* Alors que ses œuvres tahitiennes ont été largement analysées, ce n'est pas le cas des dernières années de Paul Gauguin sur l'île d'Hiva Oa qui s'est efforcé par ailleurs de créer son propre mythe parfois trompeur.
Carolyne Boyle-Turner dans **Paul Gauguin et les Marquises**, publié aux éditions Vagamundo a tentée d'en débrouiller quelques échevaux en puisant dans les archives coloniales du musée de Tahiti et des îles, les publications de la Société des études océaniennes et aussi en exploitant les ressources du quai Branly, du musée d'Orsay et du Défap.



©Julie Mehretu

MARCHE de l'ART

* **Afrika Art Market** Report 2015 est désormais disponible en ligne.
Outre de nombreuses interviews, il propose un grand nombre de chiffres-clés : fréquentation des plus grandes foires d'art, résultats des ventes aux enchères et chiffres d'affaires des artistes dans ces mêmes ventes.

Actualité
page 1

Portfolio
page 4

Techniques & Savoir-faire
page 6

Petit Détour
page 9

Focus
page 15

Avant Première
page 19

Agenda
page 20

Ventes

Le 2 décembre à 14h. Vente d'arts premiers à l'hôtel Drouot.
Le 6 décembre à 19h chez **Artcurial** vente d'art tribal.
* Le 13 décembre chez **Christie's** vente d'art africain et océanien.
* Le 14 décembre chez **Sotheby's** vente de la collection Viviane Jutheau, Comtesse de Witt.
* Le 15 décembre chez **Christie's** succession Madeleine Meunier.



« Ne te presse pas pour te marier, sinon ta belle-mère sera plus belle que ta femme.

(Proverbe africain Wobé)

Portfolio

« Zulu Kids » de Namsa Leuba

par *Bernard Martel*



Portfolio

Namsa Leuba



Namsa Leuba vit et travaille à Lausanne. L'idée de « l'identité » est transversale dans son travail ; elle est le reflet naturel de l'histoire personnelle de cette jeune femme née d'une mère animiste guinéenne et d'un père suisse protestant.
À travers sa série « Zulu Kids » réalisée en 2014, elle montre la réappropriation de l'identité culturelle et sociale des Noirs d'Afrique du Sud après les années de l'apartheid. Photographiés tels des totems, les enfants mêlent symboles de lutte (pouce levé des femmes ou pass discriminatoire que l'on brûle), parures traditionnelles revisitées et ancrage dans l'Afrique d'aujourd'hui avec ses affiches publicitaires et ses modestes maisons de ciment en fond d'écran.

Techniques et Savoir-Faire

La désinsectisation des oeuvres d'art par anoxie

Serge Dubuc



Dégâts sur sculpture

Pour les acteurs du monde de l'art tribal, qu'ils soient marchands, collectionneurs ou conservateurs de musée, l'un des pires ennemis des objets faits de bois ou de matières animales sont les insectes.

Normalement, dans l'atmosphère saine et contrôlée des musées, les risques sont limités sans pour autant être nuls, mais ailleurs, que ce soient dans une galerie ou chez un collectionneur, ils sont bien réels.

Les insectes xylophages sont nombreux, mais deux d'entre eux sont très souvent responsables de sévères attaques : les vrillettes et les lyctus. Pour ce qui concerne les peaux, l'ennemi à combattre est le dermeste, et pour les plumes, les mites.

Dans le cas précis des objets en bois, l'infestation commence par la ponte, par une femelle adulte, d'oeufs à la surface de la pièce. Des larves vont alors naître, puis ingérer le bois pour se développer, creusant ainsi des galeries à des profondeurs variables.

À la fin de son cycle de développement, la larve en fin de mue va chercher à sortir en forant un trou caractéristique, pour finalement s'envoler et mener une vie brève à l'air libre. L'intensité de l'activité des larves est liée à la température et au degré d'humidité.



Petites vrillettes - Anobium punctatum



Larve de grosse vrillette

Ainsi, il arrive qu'elles restent en sommeil à l'intérieur d'une sculpture, pour se réveiller à la faveur d'une élévation de la température.
Les signes d'une infestation active sont, notamment, la présence de cônes de vermoulure de couleur claire, au sol et au droit des trous d'envol. L'intérieur de ces trous doit être également de couleur claire, avec de la vermoulure autour. A l'inverse, une poudre de bois de couleur plus foncée tombant d'un objet quand on le manipule est plutôt le signe d'une ancienne attaque.



Trous d'envol anciens



Trous d'envol récents

Les traitements

Partant de là, divers procédés de traitement ont jadis été employés, et pour certains d'entre eux, continuent de l'être. Celui qui vient le premier à l'esprit est le traitement, par infiltration dans les trous d'envol, d'un agent insecticide liquide de type Xylophène. Outre le fait que ce type de produit est extrêmement nocif pour l'utilisateur, il présente l'inconvénient majeur de créer des efflorescences en surface, sans garantie d'efficacité totale de surcroît. Toutes ces raisons sont à mon sens suffisantes pour le disqualifier une fois pour toutes...
D'autres méthodes comme l'irradiation Gamma ou la congélation ont également été expérimentées, avec plus ou moins de réussite et non sans effet sur les objets.

Voici pourquoi d'autres recherches ont été entreprises ces dernières années, en direction de l'élaboration d'atmosphère sans oxygène : l'anoxie.

Anoxie statique et anoxie dynamique

Le principe de traitement par anoxie consiste à confiner l'objet infesté pendant un temps donné (de l'ordre de 3 semaines) dans une atmosphère sans oxygène (avec une tolérance de 0,1%). Le traitement doit être entrepris à une température où les larves sont actives, soit 22° C minimum.
Son efficacité a été démontrée à tous les stades de développement de l'insecte ; il est de surcroît totalement inoffensif pour les oeuvres.
Partant de ce principe, deux formes de traitement sont possibles ; leur choix dépend principalement du volume à traiter.
Le traitement par **anoxie statique** est adapté aux pièces de faibles dimensions. Il consiste à placer l'objet dans une poche étanche contenant des absorbeurs d'oxygène. La poche est réalisée avec un film transparent soudé à la pince chauffante, aux dimensions adaptées à l'objet. Les absorbeurs d'oxygène sont des pochettes étanches micro-perforées contenant notamment de la poudre de fer.
Quand les pochettes sont ouvertes dans la poche, juste avant la fermeture de celle-ci, une réaction électrochimique se produit : le fer s'oxyde et absorbe l'oxygène.

Pour les pièces de grandes dimensions (meubles, éléments d'architecture), on a généralement recours à l'**anoxie dynamique**.
Au lieu de mettre l'objet dans une poche, on le place dans une cellule d'anoxie, dont les dimensions sont voisines de celle d'une chambre d'appartement. La cellule peut sans problème, pour raison de rentabilité, être remplie d'objets à traiter. Une fois la porte étanche fermée, le cycle de traitement peut démarrer.



À la différence de l'anoxie statique, on vient régulièrement injecter un gaz inerte tel que de l'azote dans le volume de la cabine ; ce gaz vient en quelque sorte prendre la place de l'oxygène, d'où le qualificatif de dynamique.
La durée du cycle est le même que pour le traitement en anoxie statique et le résultat tout aussi probant : tout être vivant en début de cycle ne l'est plus à la fin.

Aujourd'hui, de nombreux musées, conscients de la réalité du problème que posent les insectes "mangeurs d'objets", ont recours systématiquement à l'anoxie au titre d'une "remise à zéro" de l'état sanitaire de leurs collections.
Ce fut le cas du musée du Quai Branly, qui mena deux grandes campagnes de décontamination entre 2001 et 2004 lors du déménagement des collections.
Compte tenu de l'ampleur du chantier (300 000 objets) et des impératifs de temps "à flux tendu", les traitement ont été effectués à des températures bien au-dessus de 22 °C, ce qui a permis d'abaisser la temps de traitement à 14 jours. En effet, plus la température est élevée et plus l'insecte, en état d'hyperventilation, respire de l'azote à la place de l'oxygène, d'où une mort plus rapide.
Toutefois, pour le cas de traitement courant dans un contexte privé (galerie, collectionneurs), il est préférable de maintenir une durée de 21 jours.

Enfin, pour garder un oeil vigilant sur l'environnement d'une collection, il existe un petit accessoire bien utile qui permet de détecter la présence d'un agresseur : le piège lumineux à insectes.
Il s'agit d'une lampe à éclairage indirect munie d'un écran recouvert d'une surface adhésive. Attiré par la lumière, tout insecte volant viendra immanquablement s'y coller.
Quelques notions d'entomologie permettront alors de déceler la présence éventuelle de xylophages, et de décider à la suite de traiter ou non les objets environnants.

Texte et Photos p.5 et 6 © Serge Dubuc - Restaurateur de sculptures & objets d'art sergedubuc07@gmail.com

Un remerciement particulier à Aurélie Fortin, atelier 3PA - Photos p. 4 @ A. Fortin 3pa@orange.fr / http://3pa.cabanova.fr/

Un petit Détour *vers...*

Les objets polynésiens des voyages de Cook (4)
To be a macaroni or not...

Martine Belliard-Pinard



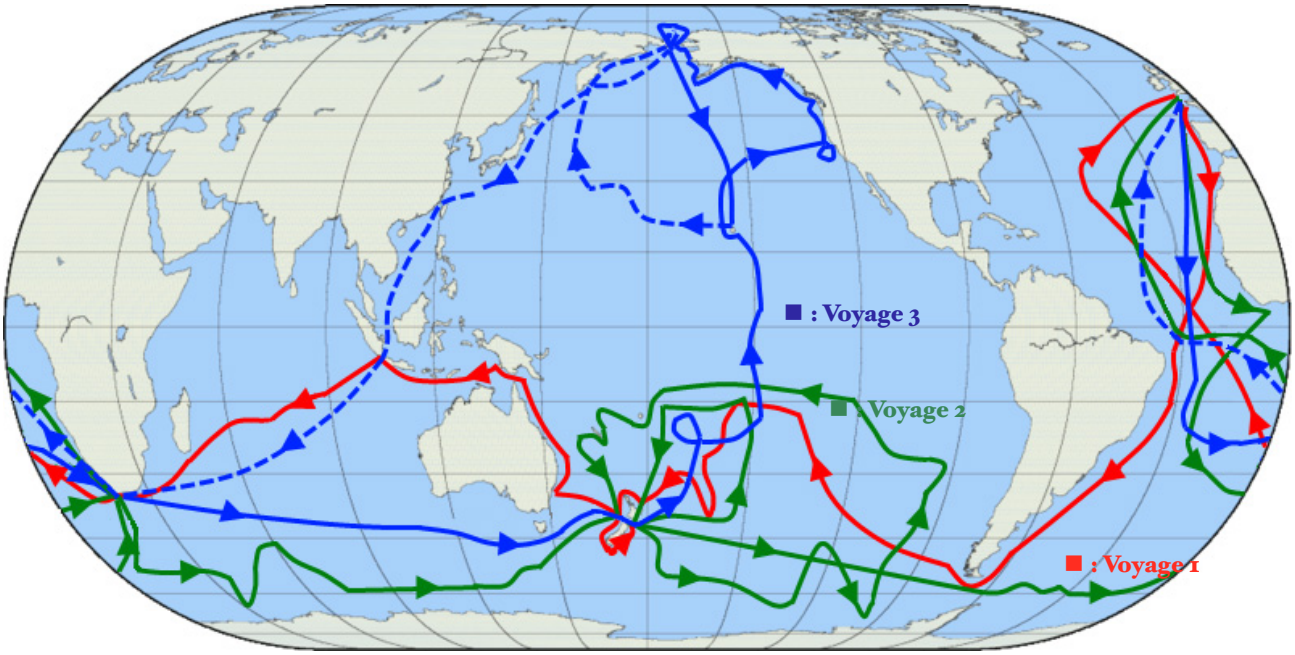
Voilà déjà trois épisodes que nous nous promenons dans les Mers du Sud en compagnie de gentilhommes anglais... Il est grand temps de faire une halte afin de faire le point, géographiquement parlant au risque de nous perdre.
Mais déjà, pourquoi diable étaient-ils partis pour ces contrées lointaines ?
Une caricature parue le 12 juillet 1772 n'est pas très tendre avec notre cher Monsieur Banks... elle le dépeint comme un dilettante parti autour du monde à seule fin d'attraper une mouche ! Au XIXème siècle on aurait dit de lui qu'il était un dandy mais le terme à la mode en cette fin de XVIIIème siècle et qui vient d'apparaître à Londres est celui de *macaroni* !



Représenté avec des oreilles d'âne, ce portrait de Joseph Banks est bien éloigné de celui du fringant jeune homme vêtu à la « maori » que Benjamin West réalisa en 1771 *(cf. Revue 77),* du très posé et vaillant érudit que Sir Joshua Reynolds peignit en 1773 *(cf. Revue 78)* ... et plus encore du très sérieux et honoré Banks que Thomas Philipps campa vers 1808 *(ci-contre)* !

À cette époque pour les jeunes gens de l'aristocratie, il était de bon ton de faire *Le Grand Tour* (en français dans toutes les langues d'Europe), leur permettant de devenir un « compleat gentleman » après avoir goûté aux joies des cultures du vieux continent, mais aussi et très probablement à celles de la boisson et de l'aimable commerce des jeunes femmes !

L' on comprend aisément que pour l'homme de la rue, ces voyages autour du monde pouvaient apparaître comme une source incroyable de dépenses d'énergie et d'argent de la part de ces personnages qui se prétendaient hommes de sciences mais entraînés là dans de dérisoires et futiles recherches.



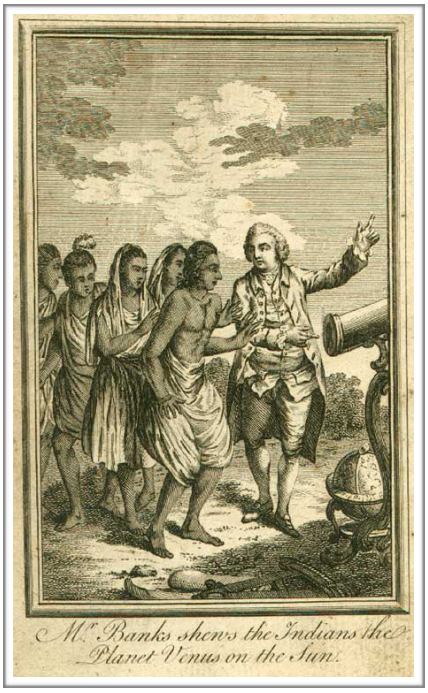
Pourtant les recommandations de la Royal Society qui décida de la première expédition vers les Mers du Sud étaient bien sérieuses ; elles donnaient des précisions quant à la nature des informations à récolter (observations précises de la faune, de la flore, des habitants), et prodiguaient maints conseils sur l'attitude respectueuse à adopter avec les indigènes.

Quant aux instructions données par l'Amirauté, elles étaient aussi très claires et détaillées : d'une part, une obligation d'observations scientifiques (celle du transit de Vénus pour le premier voyage, test du chronomètre marine de John Harrison pour le second voyage, et pour les trois voyages recherches de différentes méthodes de lutte contre le scorbut) ; d'autre part, une contribution à la résolution de grandes énigmes géographiques telles : « *La fameuse Terra Australis Incognita existe-t-elle ?* » ou encore « *Qu'en est-il du passage du Nord-Ouest entre l'océan Pacifique et l'océan Atlantique ?* » C'est bien-sûr sans compter sur les visées politiques des expéditions : Localiser et prendre possession des territoires toutes les fois que c'est possible !

Ainsi James Cook va-t-il se retrouver à la tête de la première expédition ; le départ est prévu en 1768 et durera trois ans. 94 hommes (des cuisiniers, des charpentiers...), dont 11 civils et 12 soldats vont prendre la mer le 25 août à bord de l'*Endeavour,* une solide embarcation de seulement 43 mètres de long.

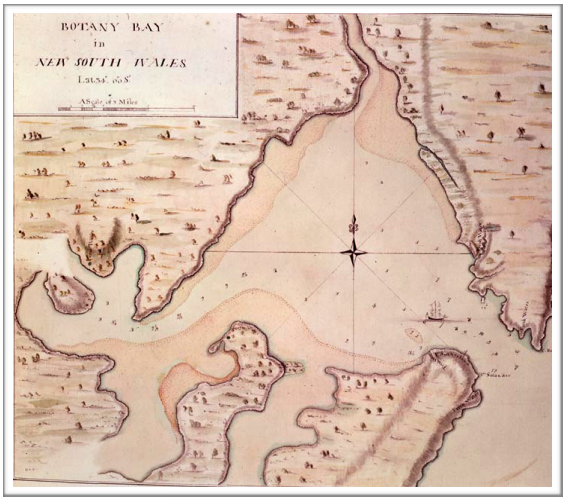
Parmi les hommes d'équipage, il y a des « Anciens », ceux qui connaissent le Grand Sud car ils étaient à bord du *Dolphin*, le navire de Wallis qui était passé à Tahiti en 1767.

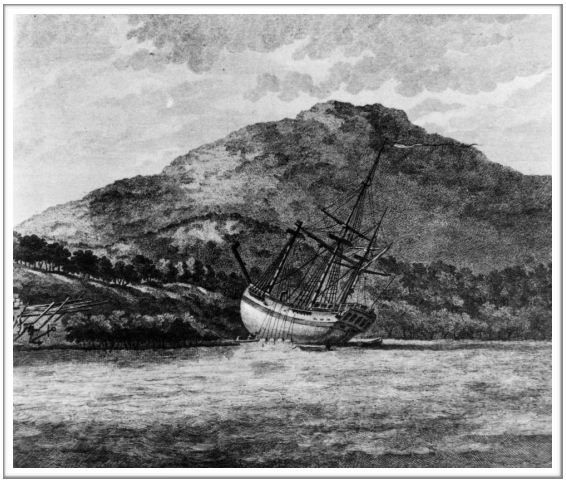
Il s'agit entre autres de John Gore, un Américain qui est deuxième lieutenant de l'*Endeavour* et qui sait parler le tahitien et Charles Clerke qui participera aux trois voyages.
Parmi les civils, les botanistes sont Joseph Banks assisté de Daniel Solander et de son secrétaire Herman Spöring ; les dessinateurs de bord, Alexander Buchan et Sydney Parkinson.
Le 5 avril 1769, Cook arrive dans la baie de Matavaï à Tahiti mais on compte déjà la récente dépouille de l'artiste Buchan, terrassé par une crise d'épilepsie. Seuls, les dessins de Parkinson seront les témoins illustrés de ce premier voyage.



L' observation du transit de Vénus a bien lieu comme prévu mais il faut reconnaître que c'est un échec car, malgré de bonnes conditions météorologiques, la planète ressemble dans les instruments à une informe goutte noire à l'approche des bords du disque solaire et les mesures sont de ce fait rendues très imprécises.
Cook ouvre la lettre concernant la deuxième partie de sa mission, espérant probablement rencontrer plus de succès et la mener à bien : des « instructions secrètes » qui lui ordonnent de rechercher l'hypothétique Terra Australis qui doit faire contrepoids aux continents de l'hémisphère nord... Là encore il échouera (mais pour cause, puisque cette terre n'existe pas !).
Avant de quitter Tahiti, il embarque un jeune Tahitien, *Tupaia*, un « prêtre-navigateur » de Ra'iatea, incroyable connaisseur de la géographie du Pacifique mais plus encore que cela... *(cf. prochain n°)*.

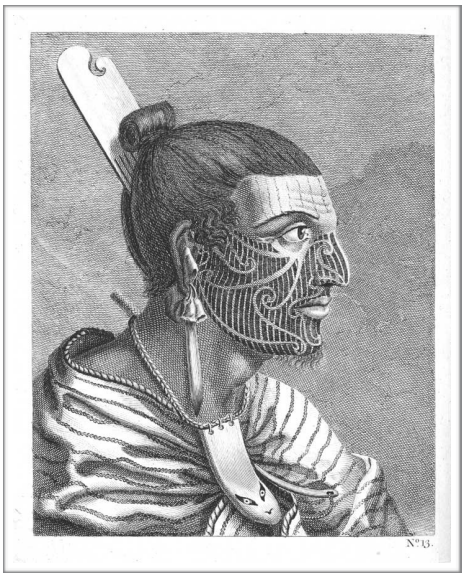
Cook atteint la Nouvelle-Zélande le 6 octobre 1769 et cartographie l'intégralité de ses côtes, et c'est ainsi qu'entre octobre 1769 et avril 1770, il montre qu'elle ne peut faire partie du grand continent recherché.





Il met cap à l'Ouest afin de parvenir au Sud-est de l'Australie puis remonte là aussi ses côtes. Il débarque ainsi pour la première fois à ce qu'il nomme Botany Bay le 29 avril 1770. Un endroit qui deviendra célèbre puisque c'est la région où la première colonie pénitentiaire britannique s'installera en 1787 débutant la période de colonisation de l'Australie par les Britanniques.

Sur le chemin du retour, des dangers vont l'attendre.
C'est tout d'abord la Grande Barrière de corail qu'il heurte le 10 juin 1770 et les réparations vont l'attarder en Australie jusqu'à l'automne. Le navire atteint enfin Batavia (Djakarta) au mois d'octobre mais reste immobilisé quelques mois pour réparations et approvisionnement.
Jusque là Cook avait été draconien sur la nourriture, obligeant ses hommes à manger du chou conservé dans du vinaigre qu'il avait embarqué à profusion. Personne n'était mort du scorbut, un exploit à l'époque !... C'est ce qui est écrit dans le Journal de bord de Cook mais la réalité est certainement autre.
Il est vrai qu'en cette fin du XVIIIème siècle, Batavia est un port très malsain et cette escale va se révéler meurtrière. Parkinson meurt à cause de la dysenterie le 26 janvier 1771.
Il y aura près de trente morts sur place ou sur le trajet jusqu'à Cape Town en Afrique du Sud (mars-avril 1771).

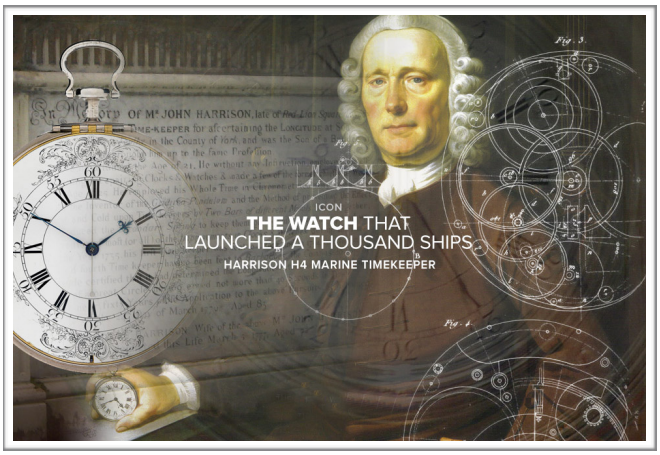


Parkinson laisse un énorme travail de dessinateur : Le British Museum possède 18 volumes de ses dessins de plantes, 3 volumes sur la faune, et une multitude de dessins sur les paysages australiens, tahitiens ou encore néo-zélandais ainsi que de très beaux portraits... Plus étonnant, le *Florilegium* ne sera publié qu'en 1975 et rendra publique la richesse incroyable de ses études botaniques !

Quant à *Tupaia,* il meurt en novembre ou décembre 1770... la date est imprécise, les causes de sa mort également. On parle de paludisme mais de nombreux commentateurs évoque le scorbut.

Le retour de l'*Endeavour* en Angleterre en juillet 1771 est naturellement salué à l'aune de l'exploit accompli, et en 1773 John Hawkesworth va publier comme prévu le récit du voyage. Il s'agira de 3 volumes *Account of the Voyages in the Southern Hemisphere.* Cet ouvrage sera pourtant unanimement rejeté par les critiques, et Cook lui-même soulignera son inexactitude, et son goût mal venu pour un sensationnalisme que l'auteur avait cru bon donner à ce récit.

Promu capitaine de frégate, James Cook est très vite chargé de mener une seconde expédition dont les buts ne différeront guère de ceux de la première. Il doit de nouveau rechercher la fameuse Terra Australis mais en naviguant encore plus au Sud... il n'était pas allé assez loin !
Le Capitaine a beaucoup réfléchi à ce second voyage : il veut impérativement partir à deux bateaux, ce sera l'*Adventure* commandé par Tobias Furneaux (qui avait été deuxième lieutenant à bord du *Dolphin* de Wallis) et la *Resolution* commandée par lui-même.
Ce sont des navires bien plus spacieux que l'*Endeavour* qui permettent d'embarquer matériel et approvisionnement (27 tonnes de biscuits de mer, 14 tonnes de boeuf salé, 13 tonnes de porc salé, 13 tonnes de petits pois, 8 tonnes de chou dans du vinaigre, 47000 litres d'eau potable... une impressionnante liste de courses !).



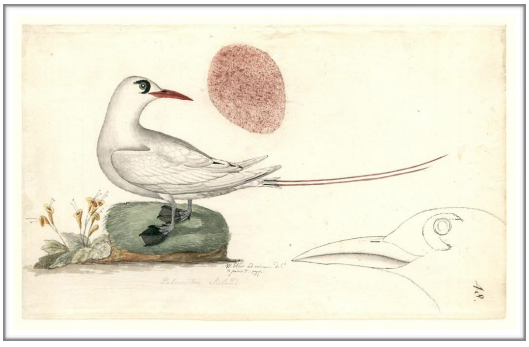
À bord, on retrouve l'infatigable Charles Clerke devenu premier lieutenant de la *Resolution* et des personnages importants pour l'histoire des collections : Johann Reinhold Forster et son fils Georg Forster, botanistes. Ils seront aidés par Anders Sparrman, un botaniste suédois embarqué au Cap. William Hodges est le peintre officiel.

La grande nouveauté à bord, c'est le chronomètre qui permettra un calcul plus précis de la longitude tel qu'on ne l'avait jamais encore réalisé. C'est John Harrison un horloger de génie qui réussit à mettre au point ces premiers chronomètres de marine. Il fut longtemps malmené par les membres du Conseil de Longitude qui ne supportaient pas qu'un horloger autodidacte réussisse là où d'autres savants avaient échoué et surtout vienne ravir le prix de 20 000 livres pour qui réussirait à fabriquer un instrument permettant de déterminer la longitude à une demi degré près. À l'époque, à cause de l'humidité et du mouvement du bateau, les horloges de bord étaient bien loin d'arriver à une telle précision, plutôt quelques minutes de retard ou d'avance par jour, là où il aurait fallu ne pas dépasser une imprécision de quelques secondes ! James Cook avait ainsi un allié précieux pour descendre très au Sud, franchir le cercle polaire Antarctique....
Ils partent ainsi de Plymouth le 13 juillet 1772 et franchissent effectivement ce cercle pour la première fois, le 16 janvier 1773. Les deux navires se perdent dans le brouillard le 8 février mais ils se retrouveront dans le Queen Charlotte Sound, le 8 avril, ce large détroit de Nouvelle-Zélande parcouru de baies profondes qui avait été repéré lors du premier voyage, et dont il était convenu qu'il constituait un excellent mouillage de ralliement.



Puis, pendant l'hiver austral de 1773, les navires vont relâcher plus au Nord, dans îles de la Société, pour redescendre vers la Nouvelle-Zélande en septembre 1773. Mais ils se perdront à nouveau et se manqueront de peu en décembre de la même année.
Entre temps, en août, un curieux personnage, le tahitien *Mai*, avait rejoint l'*Adventure* et de son côté, Cook avait établi précisément le 25 novembre le record de latitude Sud : 70°10', caressant ainsi les icebergs !
Une mésaventure tragique va conduire Furneaux à rejoindre directement l'Angleterre : en effet, un groupe de ses marins est tué et mangé près du Queen Charlotte Sound. Il n'attendra pas Cook et rentre en Angleterre avec *Maï* le 14 juillet 1774.
La *Resolution* continue, elle, ses explorations, on la retrouve en mars 1774 à l'île de Pâques, puis elle navigue vers les Marquises, Tahiti, Fidji, les Nouvelles Hébrides et la Nouvelle Calédonie. La voilà de nouveau à Queen Charlotte Sound en octobre 1774 prête pour mettre une dernière fois cap vers le Sud dans ce nouvel été austral. Dernières tentatives pour démontrer définitivement que la Terra Australis ne peut pas exister. Un mythe s'effondre !
Le 29 juillet 1775, James Cook est de retour et sa renommée n'est plus à faire. Néanmoins, un autre voyage se prépare très vite !

La troisième expédition part le 12 juillet 1776. Sa mission est de trouver le passage du Nord-Ouest mais officiellement il s'agit de ramener *Maï* à Tahiti.
John Webber est le peintre du bord, il est là afin de suppléer par ses dessins « à l'inévitable imperfections des relations écrites »... et on lui doit effectivement une mine de renseignements.
William Bligh est maître d'équipage (c'est lui qui se retrouvera à la tête de la célèbre *Bounty (la mutinerie se déroulera en avril 1789)*) ; les chirurgiens ont double casquette, ainsi David Samwell est-il aussi écrivain et son journal fournira de précieux détails sur cette 3ème expédition. On lui doit notamment *A Narrative of the Death of Captain James Cook ;* puis plus tard on découvrira de sa main des textes d'anthropologie non publiés à l'époque : *Some Account of a Voyage to the South Seas 1776-1777-1778*.
William Anderson est aussi naturaliste et linguiste ; il a ramené de nombreux spécimens de la flore actuellement conservés au British Museum.
Enfin, William Wade Ellis est aussi un excellent aquarelliste. Ses dessins se trouvent principalement au Natural History Museum de Londres et à la Bibliothèque Alexander Turnbull de Wellington. Ils font partie probablement du matériel le moins connu des voyages de Cook, des dessins restés dans l'ombre de ceux de Webber. Outre les paysages, il semble qu'il ait produit de remarquables dessins zoologiques.



Pour ce dernier voyage, Cook reprend le commandement de la *Resolution* et Clerke celui de la *Discovery,* un navire du même type. On sait que Cook ne mènera pas l'expédition à son terme (cf. *Revue 76)* puisqu'il sera assassiné le 14 février 1779.

Une fois *Maï* ramené à Tahiti, les navires mettent cap vers le Nord et atteignent Hawaï où ils débarquent pour la première fois le 18 janvier 1778. Puis, ils se mettent en quête du fameux passage et naviguent un bon moment le long du continent américain. Le détroit de Béring se révèle infranchissable même en plein mois d'août et la flotte revient à Hawaï en janvier 1779.
La suite, on la connait... Les navires poursuivront leur route vers l'Angleterre. Mais celle-ci sera encore semée d'embûches : Clerke qui a pris le commandement de la *Resolution* meurt au Kamtchatka en août 1779 et Gore qui commandait la *Discovery* depuis la mort de Cook le remplace. C'est James King (qui a poursuivi le journal de Cook) qui assure la relève sur ce dernier navire.
La flotte parviendra en Angleterre au début du mois d'octobre 1780.

Les dessins de Webber restent une source inépuisable d'informations sur ce dernier voyage, à la fois ethnographiques mais aussi comme compléments cartographiques.
Mais John Webber n'est pas qu'un artiste, il collectionne également. Une fois en Angleterre, il part peindre des paysages en Europe et de retour d'Italie, il fait don de sa collection au musée de Berne. Il s'agit de 117 objets qui constituent un tout, contrairement à la collection de David Samwell qui vend ses 800 objets, lesquels se retrouveront éparpillés dans les collections européennes publiques et privées.
On le constate donc, beaucoup de « collecteurs » occasionnels sont à bord de ces navires, des marins dont on n'a pas suivi la trace de leurs acquisitions, mais aussi des officiers, des savants, des peintres, d'origines les plus diverses dont nous connaissons souvent mieux les dons, les héritages... Les Forster étaient allemands, Spärrman et Solander étaient suédois, Webber était suisse, Gore américain, Anderson russe.. et Banks et Cook donateurs pour de nombreuses personnalités anglaises ; beaucoup de contrées ont été visitées, certaines pour la première fois par des Européens...



Cela donne un peu partout éparpillés dans le monde entier ces objets ethnographiques témoins de ces grandes expéditions. Voilà les traces qu'il nous faut suivre.
Pour débuter cette galerie de portraits et d'objets collectés, un personnage bien particulier attire l'attention car il a été longtemps occulté par l'ombre de Cook, et il s'agit pourtant d'une personnalité reconnue encore de nos jours par les Maori : *Tupaia,* le « pilote polynésien » de Cook lors du 1er voyage.

Crédits Photos et Sources
Photos

1. *The fly catching macaroni* par Matthias & Mary Early, 39 The Strand. © The British Museum PD1868.0808.4476
2. Portrait de Joseph Banks par Thomas Philipps (1808-1809) © State Library of New South Wales DG25
3. *M. Banks shows the Indians the planet Venus on the sun*, © T.D.R
4. Détail d'une carte établie par James Cook sur Botany Bay. © British Library Add.Ms.31360f.32
5. Detail d'un dessin de Sydney Parkinson, June 1770, montrant *James Cook's Endeavour being careened on the beach at the mouth of the Endeavour River in Far North Queensland, Australia, in order to repair damages after having hit the Endeavour Reef (part of the Great Barrier Reef) on 11 June 1770* © State Library of Queensland.
6. *The head of a New Zealander, with a comb in his hair, an ornament of green stone in his ear, and another of a fish's tooth round his neck*, 1773, engraving from a wash drawing made by Sydney Parkinson on Cook's first voyage, © The British Library.
7. Affiche de George Harrison et une copie du chronomètre H4, modèle embarqué par Cook lors de la seconde expédition.
8. *Mai*, gravure de James Cladwall, 1777, d'après le dessin de William Hodges.
9. *Red trail tropic bird* par William Wade Ellis, 1777.
10. *A young woman of Otaheite, bringing a present* par John Webber © National Maritime Museum, Greenwich, London

Sources supplémentaires (cf. aussi Bibliographies *La Revue* 76, 77, 78)

Endeavouring Banks, 2016, Neil Chambers (Ed.), P. Holberton Publishing, University of Washington Press.

Focus sur un objet africain

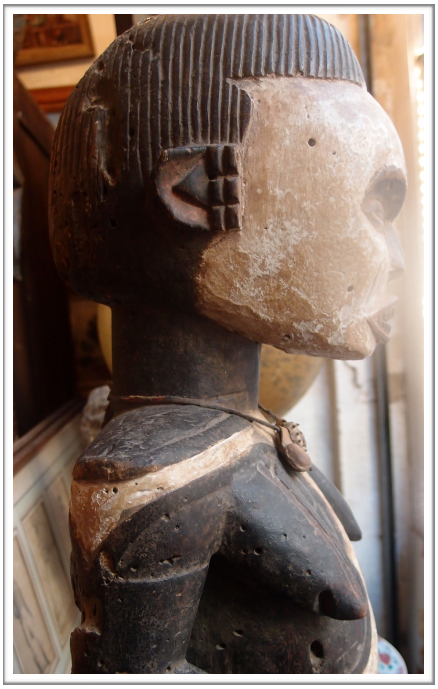
Une statuette Idoma

Valérie de Galembert - Le Nghiem



Cette statuette Idoma noire et blanche d'une cinquantaine de centimètres provenant d'une collection privée se rattache-t-elle au type des sculptures *Anjenu* ou à celles des *Ekwotame* ?
Se rattache-t-elle au culte des esprits de l'eau et de la fertilité ou au lignage dont elle assure protection et pérennité ?

Cette figure féminine nue est représentée assise sur un tabouret les mains posées sur les genoux et le dos bien droit.
Ses yeux en grains de café sous d'épais sourcils noirs, son nez triangulaire peint en noir au dessus d'une bouche ourlée de noir et ouverte sur des dents noircies se détachent sur son visage recouvert de kaolin.
Trois lignes verticales gravées sur chacune des joues, des marques en tablettes temporales ainsi qu'une ligne médiane frontale noire évoquent des scarifications rituelles. Le visage ovale se prolonge par un chignon fait de traits verticaux et parallèles.



Parée d'un collier, elle apparaît dans une pose hiératique avec ses épaules en « portemanteau » soulignées d'une ligne blanche, ses seins oblongs, son ombilic proéminent. Son corps est orné de grandes lignes en relief dessinant des motifs courbes alternant le noir et le blanc évoquant davantage des peintures corporelles qu'un système de scarifications.

Les Idoma sont une population importante installée dans la région de la Basse Bénoué au Sud de la zone de confluence entre la Bénoué et du Niger. Leur installation dans cette zone serait antérieure au XIX^{ème} siècle.

Deux versions s'affrontent sur l'histoire des populations de cette région de la vallée et de la partie centrale de la Bénoué avant 1800.



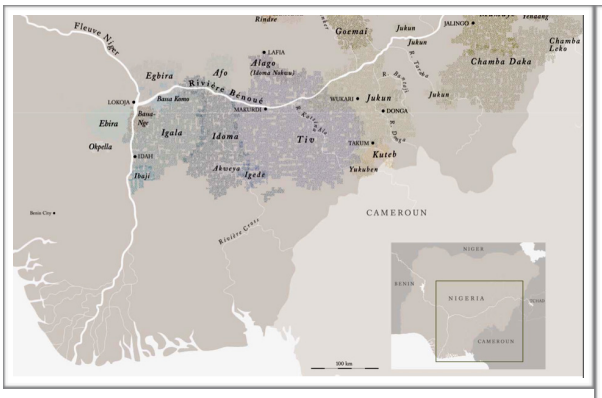




Fig.1 et 2 : Cartes des populations du bassin de la Basse de la Bénoué. © Fowler Museum UCLA

Une première version estime qu'à l'exception des Tiv, les populations vivant dans la région de la Basse Bénoué, les Igala, les Idoma, , les Afo, les Akweya auraient occupé le même territoire que celui qu'elles occupent actuellement.

La deuxième version mentionne dès le XVIIème des migrations de population vers l'ouest à partir d'un État précolonial, Kororofa, situé près du territoire des Jukun sur les rives de la moyenne Bénoué. Dans un premier temps, les Idoma s'installèrent dans l'actuel territoire des Tiv puis en furent chassés par l'arrivée de ces derniers et se fixèrent alors sur l'emplacement qu'ils occupent de nos jours.
Cette version éclaire et met en exergue les liens et la cohérence des institutions et des formes artistiques de ces populations. Ainsi les travaux de Kasfir ont montré des liens étroits entre les rituels et les arts idoma et ceux des Igala notamment en ce qui concerne la sculpture en l'honneur des esprits de l'eau *Anjenu*. Comme la plupart des populations de cette région du Nigeria, les Idoma ne sont pas organisés en état centralisé. Chaque lignage se regroupe dans un ensemble de maisons autour d'une place. L'autorité est détenue par les ainés de lignage qui siègent au conseil de village.

Les Idoma utilisent deux types de statuettes féminines. Les statuettes *Anjenu*, figures d'autel représentant l'esprit de l'eau, sont utilisées dans le culte de la fertilité tandis que les *Ekwotame* (esprit à poitrine) interviennent pour protéger et maintenir le lignage.

L' esprit de la brousse *Anjenu*, protecteur vivant dans les fleuves et notamment dans le fleuve Bénoué, est honoré au cours de cérémonies.
Les figures *Anjenu* sont des réceptacles de ces esprits de l'eau qui se manifestent par des rêves, des transes ou tout autres signes inhabituels (maux de tête, infertilité ou mort des jeunes enfants).

Elles sont déposées dans des sanctuaires dans lesquels se côtoient trois grands types de sculptures :

- Des animaux modelés en glaise (lion, léopard, cigogne),
- Des figures sculptées anthropomorphes masculine et féminine,
- Des bouchons sculptés utilisés pour obturer les bouteilles d'eau sacrée ainsi que les calebasses médicinales *eka*[1]

Pour apaiser ces esprits *Anjenu*, des rituels propitiatoires leur sont rendus (chants, sacrifices, danses, offrandes) au cours desquels les calebasses sont placées sur la tête des adeptes. Utilisé dans les rites de guérison et de fertilité, le culte *Anjenu* est essentiellement une affaire de femmes mais accepte quelques adeptes masculins.
Si selon Kasfir, ce rituel pas très ancien, apparait en même temps que l'homme blanc au début du XX^{ème} siècle, en revanche la figure sculptée s'approprie une forme déjà existante d'image féminine présente dans le centre et le nord du territoire Idoma.

Ce sont les statues féminines *Ekwotame* (esprit à poitrine) qui incarnent et protègent le lignage. Transmises de génération en génération, elles interviennent lors des rites funéraires ou d'importantes fêtes collectives et sont pour ces occasions parées de boucles d'oreilles, colliers et bracelets. Lors des funérailles de personnages importants, elles sont déposées à leur tête pendant la cérémonie.



Fig. 3 : statue féminine Idoma, Musée du quai Branly-Chirac, 72cm, 73.1996.1.46. ©2010, Photo Patrick Gries.

Au fil des ans les statues *Anjenu* vont évoluer. Leur corps va entièrement se recouvrir de blanc, elles vont être vêtues et parées, mais elles conservent généralement la coiffure rituelle Idoma du XIX^{ème} siècle (crête sagittale), ainsi que des scarifications et peintures corporelles traditionnelles.

Avec son visage blanc et sa crête sagittale, cette statuette d'après la classification établie par François Neyt (1985) serait à rapprocher du groupe Akweya[2].
Proche de la statue conservée au Musée du quai Branly Chirac (peintures corporelles, scarifications poignets..) pourrait-on comme le démontre Sydney Kasfir la rattacher aux *Ekwotame* ?

En se basant sur ses observations de terrain :

- De par sa taille, 72cm, il exclut son identification ancienne à une figure *Anjenu* car toutes celles qu'il a pu observer dans les sanctuaires étaient de petites tailles, entre 25 et 40cm.

---

[1] *Les calebasses médicinales eka contiennent entre autre de l'eau sacrée et du charbon issu d'espèces d'arbres considérées comme la demeure des esprits.*

[2] *Les Akweya sont un sous-groupe des Idoma méridionaux*



• Par ailleurs, les formes évoquées par les dessins corporels seraient selon lui à attribuer à une production de la province d'Agila, un district au sud où ils sont pratiqués mais où il n'aurait jamais eu l'occasion de voir de figures féminines assises.

• Il relève un certain nombre de caractéristiques qui rappellent le style d'Ochai, un artiste Idoma actif dans la première moitié du XX^{ème} siècle : « Les épaules en « portemanteau », les deux mains posées sur les cuisses ou les genoux, la hernie proéminente utilisée comme élément de conception, les jambes musclées robustes et la posture tendue et inclinée légèrement vers l'avant rappellent fortement le style des *Anjenu* d'Ochai ». (Kasfir 2011).

Il conclut qu'« En l'absence de données de collecte sur le terrain, elle devrait être provisoirement attribuée à un artiste Akweya, éventuellement un prédécesseur d'Ochai ou même Ochai lui-même ».

Si par sa forme et ses motifs cette statuette est sans conteste une production des Akweya, son visage peint en blanc avec son chignon sagittal, la forme de sa bouche, ses peintures corporelles, il est en revanche plus difficile de trancher sur son appartenance aux figures *Anjenu* ou à celles des *Ekwotame*.

En effet par sa taille elle se trouve à un carrefour entre ces deux types de figures. De plus la présence du collier pourrait la rattacher aux *Ekwotame* qui sont parées pour les cérémonies mais l'évolution des statuettes *Anjenu* va vers une ornementation de ces figures. Mais la présence de parure sur les *Anjenu* va généralement de paire avec un corps entièrement blanc ! Alors ?

Cependant il ne fait aucun doute que l'artiste qui a réalisé cette statuette connaissait les œuvres d'Ochai et l'*Ekwotame* du musée du quai Branly-Chirac.

Cela n'enlève rien à la séduction de cette figure féminine assise qui dégage et exalte à la fois force et dignité.

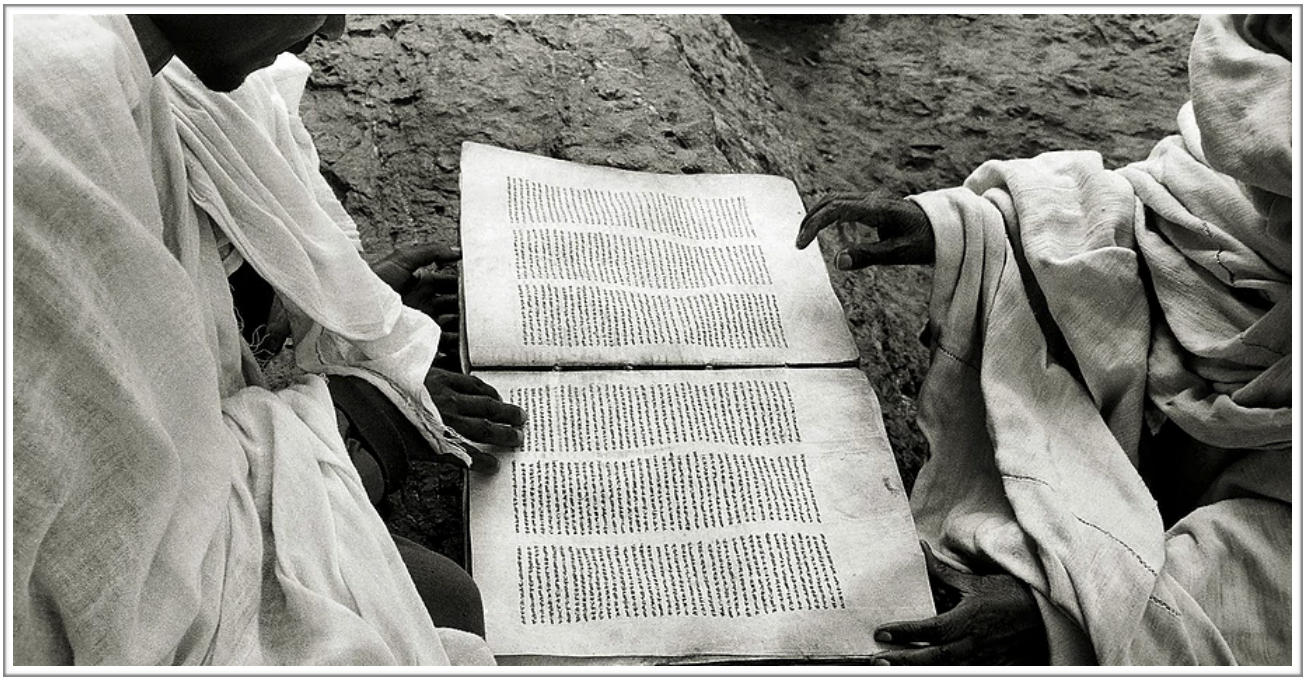
Bibliographie

- BASTIN ML, 1984, *Introduction aux arts d'Afrique Noire*, Arnouville, Arts d'Afrique Noire.
- KASFIR S, 2007, *African art and the colonial encounter*, Bloomington, Indiana University Press.
- KASFIR S, 2011, *Central Nigeria Unmasked; Arts of the Benue River Valley.* Los Angeles, Fowler Museum UCLA.
- KASFIR S, 1982, « Anjenu : Sculpture for Idoma Water Spirit », in *African Arts* XV.4 pp47-51.
- LEBAS A, 2012, *Arts du Nigeria dans les collections privées françaises*, Milan, 5 Continents.
- NEYT F, DESIRANT A, 1985, *Les Arts de la Bénué aux racines des traditions*, Lagos, Hawaian Agronomics.

Avant Première

Afrique et Écriture

Gérard Macé



À partir de l'Egypte et de l'Ethiopie, pourquoi l'écriture n'a-t-elle pas essaimé dans l'Afrique subsaharienne, ou si peu?

S'il n'est pas facile de répondre, la question permet de réfléchir au rôle de l'écriture, à la relation qu'elle institue avec le monde, les traditions, l'histoire. En creux, l'absence de l'écriture (qui n'est pas le propre de l'Afrique, ni une anomalie ou une insuffisance) permet de reconsidérer notre rapport aux signes, à la magie et au secret.

Quelques voyages et quelques lectures me permettront d'aborder le sujet, sous la forme d'un questionnement que j'espère fructueux.

« Gérard Macé est né en 1946 à Paris.

Aux éditions Gallimard (collection « Le Chemin », puis collection « Le Promeneur »), il a publié depuis 1974 des proses narratives et poétiques, comme *Bois dormant*, *Le dernier des Égyptiens*, la série intitulée *Colportage*, mais aussi des poèmes et, plus récemment, trois volumes de *Pensées simples*.

À l'image poétique, il ajoute l'image photographique à partir de 1997, comme en témoignent *La photographie sans appareil*, *Mirages et solitudes*, *Éthiopie*, L*e livre et l'ombrelle* ou *La couleur est un trompe-l'œil*, tous parus aux éditions Le Temps qu'il fait.»

La photographie ci-dessus et ces lignes de présentation sont extraites de son site http://tqfoo6.wixsite.com/gerardmace

à suivre le mardi 6 décembre 14h, Conférence DDM - Salle Picasso -EPSS- 92 rue Notre Dame des Champs

Décembre 2016

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
			1	2	3	4
				Vente Drouot ——— Salon des Minéraux Porte de Charenton	Transformation de la valeur en Mélanésie Joël Robbins Salon Kerchache 14h30	
5	6	7	8	9	10	11
	Conférence DDM Gérard Macé ——— Vente Artcurial		Colloque MQB - Savoirs ethnologiques et collections africaines (1850-1950) 8 et 9 décembre			
12	13	14	15	16	17	18
Vente Eve Drouot Richelieu ——— 19h30 : Conf. Ph. Dagen chez Christie's	Vernissage Agnès Lefebvre *Confluences* Galerie O. Nouvelet 19 rue de Seine 18h-20h ——— Vernissage Ouverture de la Galerie Wesley-Hourdé *Expo. Gouro* 40 rue Mazarine 18h-20h	Vente Sotheby's	Vente Christie's			
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	